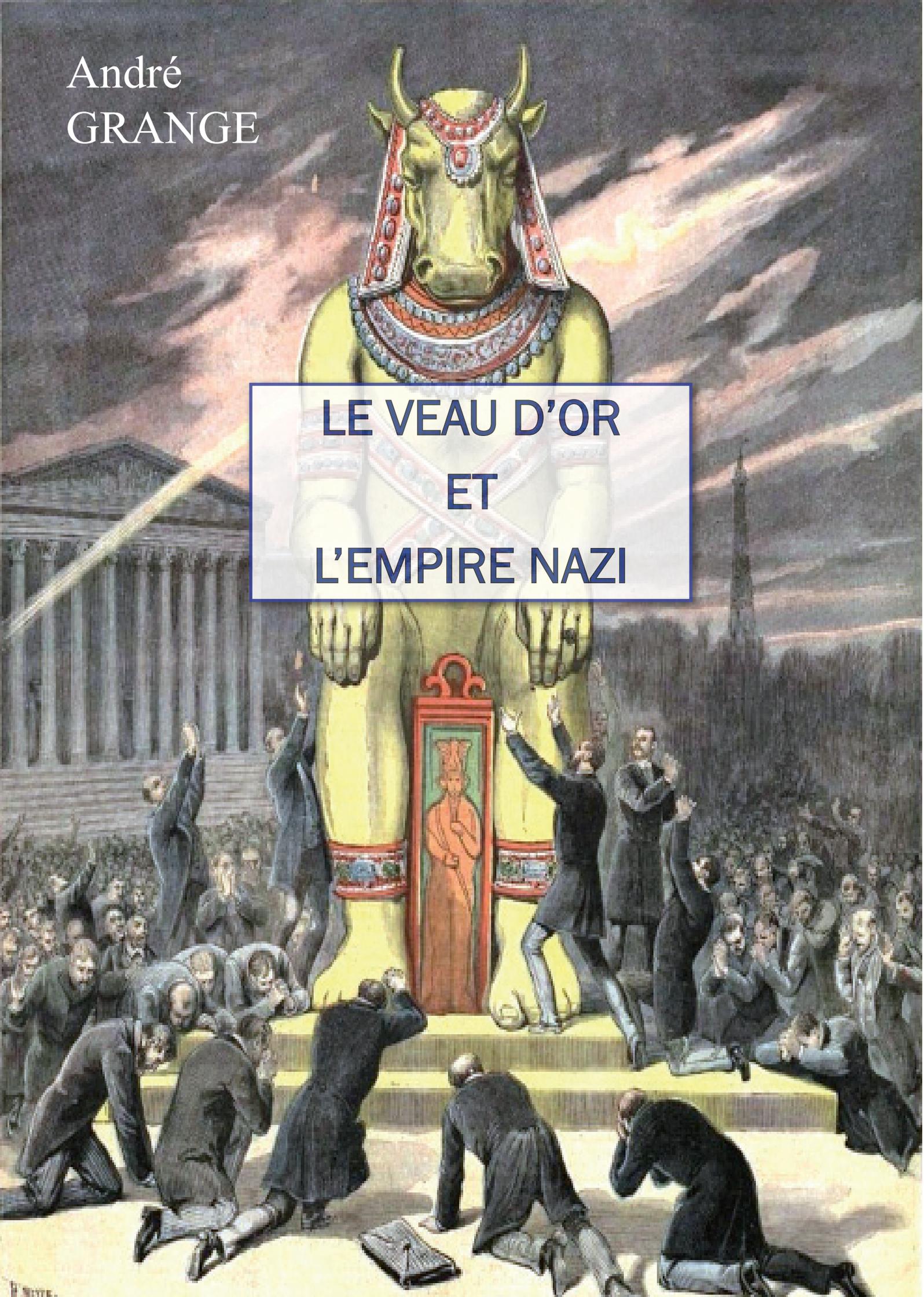


André
GRANGE

LE VEAU D'OR
ET
L'EMPIRE NAZI



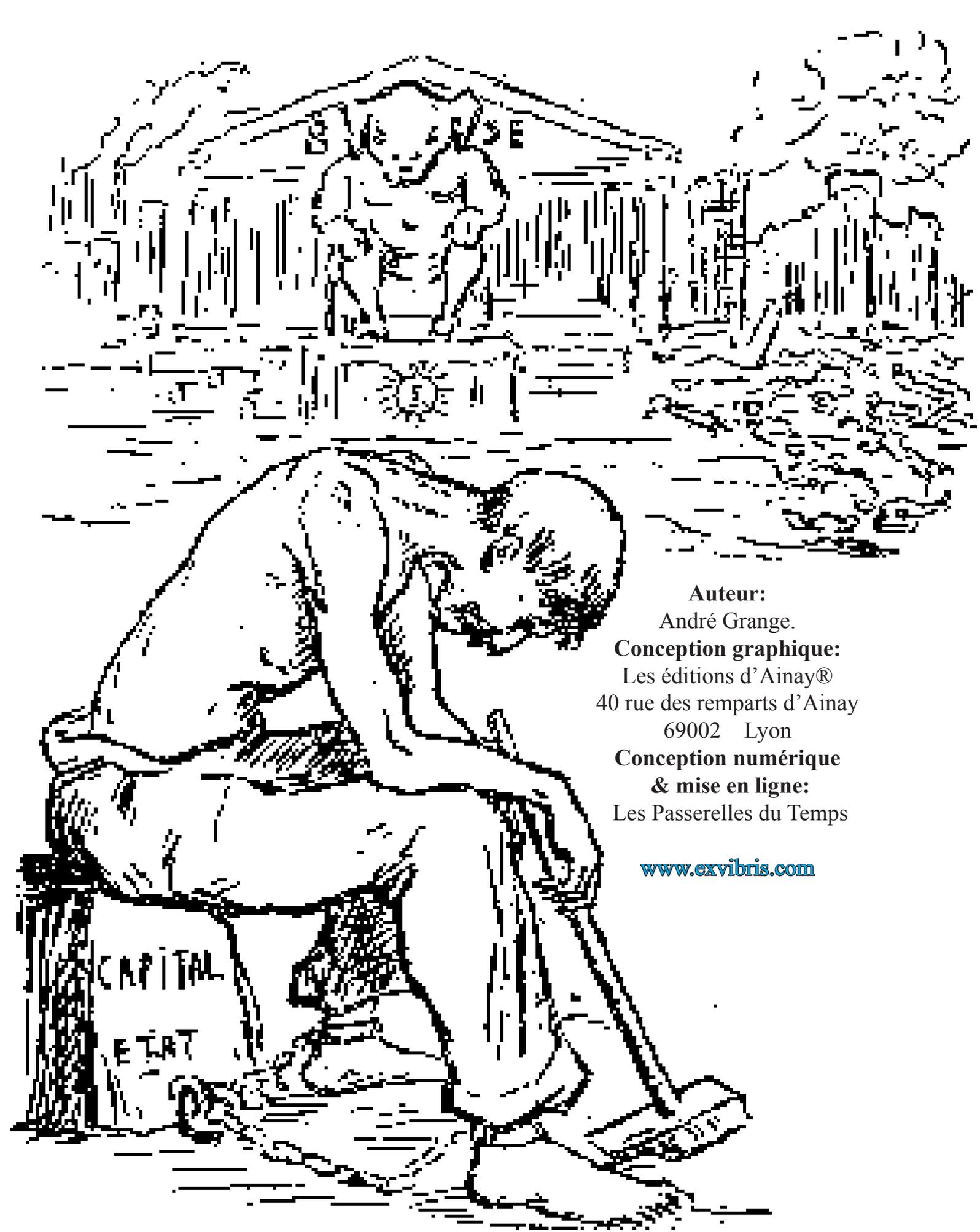
Exemplaire de travail commun. Lyon le 2013.09.20

Généralités: Typographie type Garamond corps 1 - Lettrine sur une lettre en début de paragraphe. Justification à gauche. Format final d'impression A 5 (proche de l'ancien IN 8).

Notes de l'éditeur: Pour aérer la mise en page j'ai remplacé les guillemets anglais ouvrant et fermant « par des guillemets anglais droits " le texte concerné a été mis *en italique*. J'ai respecté les mots en gras du manuscrit original.

Notes de l'auteur:





Auteur:

André Grange.

Conception graphique:

Les éditions d'Ainay®

40 rue des remparts d'Ainay

69002 Lyon

Conception numérique

& mise en ligne:

Les Passerelles du Temps

www.exvibris.com

Tout d'abord, n'oublions jamais que personne n'a jusqu'à présent été capable de prédire l'avenir, pas plus les hauts conseillers, qu'ils soient astrologues confirmés ou économistes «scientifiques» que les porte-paroles des "*élites éclairées*" ou des pouvoirs politico-économico-médiatiques. Il reste toujours à l'être humain en général - fort heureusement - une marge de liberté, fût-elle minime, qui lui permet d'infléchir le cours des événements, et les faits eux-mêmes, étant innombrables et pas toujours reconnus comme des faits, disposent d'une marge de liberté, égale à la marge d'ignorance de l'humanité, pour s'agencer entre eux et contredire le carcan de déterminisme où on a cru les enfermer. La seule forme de prévision qu'il nous reste, ce sont les supputations et les espoirs, s'appuyant sur les histoires du passé, dont on cherche l'interprétation dans d'autres faits ou des évolutions confirmées.

Cela nous autorise donc à convoquer deux histoires dont les leçons nous paraissent utiles dans tous les domaines de l'actualité: un mythe, celui du "*veau d'Or*" et un fait historique: le projet de création d'un empire de mille ans, qui a quand même imposé sa marque sanglante sur dix ans de notre histoire.

Le mythe du "*veau d'Or*", c'est le remplacement du culte d'un Dieu par celui de la statue en or d'un veau, censé représenter la valeur suprême. L'équivalent, de nos jours, c'est le remplacement d'un idéal démocratique (liberté - égalité - fraternité), par la recherche des milliards accumulés par quelques-uns au détriment de tous les autres et au nom du culte de la concurrence, nommée tour à tour compétitivité, recherche de l'excellence, évaluation, modernité, etc... tout terme positif pouvant convenir, car elle est la clé du nouveau paradis, dont la porte est gardée par le progrès. Dit brutalement, c'est l'humanisme remplacé par la dévotion à la ploutocratie. Comme dans le culte du "*veau d'Or*", il s'agit d'adorer non plus un «Bien Suprême» impossible à atteindre, mais la réussite concrète, immédiate, matérielle, de ceux qui ont le pouvoir d'indiquer la voie à tous et d'exiger de chacun les sacrifices nécessaires, au nom de leurs prévisions de l'avenir. Il s'agit d'éliminer tout idéal comme utopique (ce qu'il est par définition puisqu'il s'agit de construire l'avenir que l'on désire, en le considérant non pas comme un objectif même lointain, mais comme la marque même de l'impuissance). Ce qui, dans un monde où la concurrence assigne à tous le but d'atteindre le maximum de pouvoir, est évidemment un péché inexpiable! L'impuissance, c'est la mise hors jeu immédiate!

Quant au projet nazi, il relève évidemment du mythe, mais aussi "*hélas*" de l'Histoire. C'était l'un des aboutissements possibles d'un rêve qui hante les sociétés modernes: celui d'un pouvoir sans limites conquis par certains humains sur tous les autres et sur la nature. C'était le passage à l'échelle industrielle, systématique, rationalisée, de pratiques déjà courantes qui avaient servi depuis longtemps aux rois, aux tyrans, aux chefs religieux pour imposer leurs pouvoirs, et, plus récemment de manière dissimulée parce que quand même un peu honteuse pour des démocraties qui se voulaient à la pointe du progrès pour soumettre leurs colonies!





La brutalité des exécutions, mutilations et tortures en tout genre régnait sur la planète, et la mondialisation s'est installée pour la première fois avec le trafic des esclaves d'un continent à l'autre, après l'extermination des occupants antérieurs principalement en Amérique et aux Caraïbes. Ce début aurait dû rendre plus prudent pour la suite, mais au contraire ! Le rêve nazi a bien été de franchir la dernière barrière et de choisir comme race élue une race mythique, les aryens, et de lui attribuer la mission de soumettre ou d'exterminer toutes les autres, y compris en Europe. C'est ce franchissement des limites qui a réellement provoqué sa condamnation, plus même, peut-être que les méthodes employées puisque celles-ci ont continué de figurer au ca-

talogue des pratiques tolérées contre les opposants de tous niveaux, citoyens ou peuples. Poussé à ses limites les plus extrêmes, le système a cependant paru odieux à un très grand nombre de ceux qui avaient échappé à l'extermination, ce qui a produit l'effet inverse de celui que les nazis voulaient obtenir. Pour tenter d'éviter son retour, fut inventé le terme juridique de "*crime contre l'humanité*" un progrès pas tout à fait passé dans les moeurs, et, dans plusieurs pays européens, furent mises en place des politiques sociales chargées de s'attaquer aux inégalités les plus flagrantes. Ces progrès, provoqués par des crimes à l'échelle planétaire, n'ont cependant pas réussi à enrayer les abus auxquels ils tentaient de mettre fin. C'est que, en face de l'idéal démocratique, reste la prééminence du modèle d'un progrès matériel illimité, qui se justifie lui-même en accroissant les pouvoirs déjà présents dans la société. Sur ce plan, l'homme, "*animal raisonnable*" ne se différencie pas de nombre de sociétés animales dans lesquelles les plus forts imposent leurs lois aux plus faibles. Ou, plus exactement, la société humaine, en cherchant à s'affranchir des lois de la nature, a considérablement accru les pouvoirs de certains, leur permettant, au nom de la **concurrence** (une loi "*naturelle*") de dénier aux autres l'exercice des « droits de l'homme ».

On avait cru espérer "*pendant quelques mois*" en 1945 que l'humanité savait désormais mettre le progrès au service du bien-être de tous. Illusion de très courte durée, puisque, tout de suite après, l'histoire retournait à ses violences fondamentales, celles mêmes qui faisait dire à Voltaire que l'homme était la seule espèce animale capable d'organiser des massacres gigantesques en mettant face à face des troupes de centaines de milliers d'hommes qui se détruisaient sans même savoir pour quelles raisons. Le fondement même du nazisme était cette volonté d'abolir toutes les limites pour imposer la force brute. De manière moins ouvertement violente c'est le même objectif que se fixent les sociétés modernes, et la concurrence, refusant toute réglementation, devient une arme contre les droits de l'homme: ceux des chômeurs, ceux de tous les faibles, intellectuellement, physiquement, ou socialement.

Les civilisateurs aux colonies: Encore un de civilisé!
André Gil. *Almanach de la question sociale 1897.*



La concurrence déréglementée, devenue loi suprême, détermine qui a la légitimité pour imposer ses intérêts à tous les autres. Le jeu est, en apparence, plus ouvert que lorsque la race suffisait à déterminer les hiérarchies humaines. Mais il est faussé par les mensonges, les secrets de tous ordres et les transformations que le marketing opère sur le vocabulaire, présenté comme scientifique et ne reposant que sur des statistiques partielles ou inventées. Cela crée de telles différences sociales que la démocratie, qui repose d'abord sur l'information dont disposent les citoyens, se réduit de plus en plus à des apparences trompeuses. Sous des dehors qui se réclament des évidences distillées par la publicité, le « principe de précaution » est présenté comme un frein au progrès alors qu'il n'est que l'expression de la prudence la plus élémentaire pour éviter que l'humanité ne s'autodétruise.



En effet, grâce à l'accroissement démesuré des inégalités, les décideurs de tous ordres vivent eux-mêmes dans une bulle dont les besoins en confort, en richesse et en luxe encouragent la course effrénée aux progrès techniques destructeurs de ce qu'il reste de nature, dont ont cependant besoin les milliards d'humains qui n'ont aucun accès à cette bulle. Même les catastrophes à venir qu'ils nous préparent les laissent indifférents, parce qu'ils espèrent y échapper personnellement. Ce n'est pas très rationnel, mais les limites de leur bulle les empêchent de voir les conséquences de leurs actes, ou d'y échapper par un acte de foi totalement irraisonné: grâce au **progrès** demain nous résoudrons les innombrables problèmes que nous posons aujourd'hui! Aucun échec ne parvient à éveiller chez eux un peu d'esprit critique. Depuis plus de trente ans, on développe l'industrie nucléaire, et on n'a toujours pas la moindre idée sérieuse sur la façon de se débarrasser de ses déchets et de démanteler les centrales hors d'usage. Et pourtant il y a même quelques «écologistes», sans parler d'industriels, de ministres, de chefs d'État, pour défendre ce choix, en croyant à leurs propres mensonges, du genre: "*il y a de l'uranium partout, et nous gagnerons ainsi notre indépendance énergétique*". En attendant, nous allons le chercher jusqu'en Afrique, et le soleil, lui, brille partout ... mais il ne faut pas le dire, parce que, faute d'imagination, on n'aurait pas encore trouvé le meilleur moyen de transformer ses rayons en millions de dollars pour quelques multinationales!

Le modèle sous-jacent de cette course à l'abîme repose bien sur les deux mythes que nous avons évoqués: le veau d'or comme culte principal, et l'empire nazi pour la poursuite de ce rêve sans limites qui, au nom d'une fin contestable, impose des moyens criminels. L'ivresse du pouvoir peut empêcher non seulement de prévoir, mais même de voir, les conséquences de ces actes, dont personne n'a le courage d'assumer la responsabilité, se cachant derrière des nécessités incontournables, ou même derrière leurs propres ignorances!

Il faut bien qu'il y ait des malheureux ne fut-ce que pour conserver la pitié dans le coeur des hommes! Radiguet. Almanach de la question sociale 1897



La situation actuelle, même dans ses aspects les plus positifs, se caractérise par une crise permanente qui, partie d'une certitude (celle des économistes qui prétendaient savoir parfaitement maîtriser l'économie et nous protéger à jamais de toutes les crises) se développe peu à peu en crise de civilisation, parce que les «élites» dirigeantes n'osent toujours pas essayer d'imaginer "*ou d'accepter*", car il y a des économistes qui font d'autres propositions d'autres solutions que celles qu'imposent les milieux financiers, entre les mains desquels les politiciens ont déjà largement abandonné leurs propres pouvoirs. Deux alternatives restent cependant encore possibles: **développer le culte du veau d'or** et transformer toute la réalité matérielle qui permet la vie humaine en équivalent monétaire. Tout ceci, alimenté par la foi en un progrès illimité, correspond bien au rêve capitaliste, mais ne promet pas un avenir radieux à l'ensemble de l'humanité. C'est pourtant le chemin sur lequel nous continuons à avancer. Dans la vie quotidienne: destruction des milieux naturels et de l'homme naturel lui-même. On ne choisira pas d'enrichir chaque humain par un progrès de l'information et des réflexions, mais on en fera un être hybride, mi-biologique mi-technique, "*augmenté*" de caméras, neurones, "*intelligences artificielles*" et autres mécaniques dont nul ne peut prédire les effets sur l'être biologique. C'est-à-dire que, sans connaître grand-chose de son fonctionnement réel, biologique et intellectuel, on veut "*l'améliorer*" en intervenant brutalement sur ce fonctionnement: c'est la reprise du vieux rêve mécaniste qui a échoué (tout en croyant déjà avoir accompli des miracles) avec les canards de Vaucanson. Quant à la nature, on a déjà commencé à la transformer à partir d'une connaissance encore très réduite de ses multiples fonctionnements; à coup d'O.G.M, et de rayonnements, et de brevets qui garantissent les bénéfices, on cherche à remplacer les espèces naturelles par de nouvelles plantes, de nouveaux animaux.

Toujours l'ivresse d'un pouvoir qu'on souhaite illimité: on se réjouit de changer en quelques dizaines d'années des réalités immémoriales... et de détruire ainsi des équilibres que la nature a mis des millions d'années à installer et faire fonctionner. Avant les exigences de la modernité, l'homme avait appris à collaborer avec la nature en découvrant ses règles de fonctionnement et les appliquant lui-même, comme dans le cas des hybridations qui ont permis un développement considérable de l'agriculture. Mais maintenant il ne s'agit plus de cela: intervenant bien plus en amont, donc à un niveau où ses ignorances dépassent de loin ses connaissances (les gènes, les molécules, les atomes) il prétend prendre lui-même les commandes de l'évolution et se passer entièrement des lois que respecte la nature. Péché d'orgueil ou aveuglement fou du pouvoir pour les uns, triomphe de la science, pour les croyants du progrès! C'est l'abandon du raisonnable (l'éducation, la réflexion pour les humains, l'étude des équilibres écologiques pour la nature) au profit d'un "*rationnel*" très limité qui se garde de prendre en compte les équilibres qui conditionnent la survie même de l'humanité: un bricolage qui se prend pour une avancée prométhéenne, ce qui le rend d'autant plus dangereux.



Une autre évolution est possible, et elle serait une réponse à tous les échecs du progrès simplement technique (pollutions diverses, mise en danger de l'humanité et de la nature elle-même, proposant une issue à la situation actuelle. Elle suppose un changement de pensée radical concernant fondamentalement 1° **une autre vision** de l'homme, 2° **une autre conception** du progrès. Il s'agit de passer d'un système en accélération constante et refusant toute limite, c'est-à-dire un système qui ne peut fonctionner qu'*en résonance*, et donc n'aboutir qu'à sa propre destruction, pour passer à un fonctionnement *en régulation*, dont la nature nous donne des exemples multiples: des rétroactions qui corrigent les effets néfastes, et lui assurent une très longue durée (c'est une échelle de temps géologique ou astronomique contre une échelle calculée en quelques dizaines d'années).

Une autre conception de l'homme, qui prenne en compte sa situation réelle: il n'est toujours pas, et ne sera jamais ce que l'homme moderne cherche à être "*maître et possesseur*" de la nature. Il n'est même pas maître de son propre corps qui dépend, aussi bien pour son fonctionnement interne (respiration, digestion, mouvement, fonctionnement des organes, sans oublier ses propres pensées où l'inconscient puise à des sources inconnues!) que pour sa destinée (transformation de l'enfant en adolescent, puis en adulte, puis en vieillard, enfin la mort) de tout ce qui l'environne, socialement, biologiquement, et même astronomiquement. Aveuglé par sa prétention à tout dominer, il en est réduit à être souvent incapable de gérer ses propres sociétés. Il vaudrait mieux ne pas oublier l'origine même du mot par lequel il s'est désigné lui-même, **homme**, qui le rattache à **humus**, source de toute vie sur terre, soulignant ainsi ces liens indissociables qui constituent la biosphère, dont nous sommes totalement dépendants, et non pas maîtres.

En se donnant comme seul guide la **concurrence**, il ne s'est même pas aperçu que, dans son histoire, ce ne sont pas les guerres et les conquêtes qui ont fait progresser le plus l'humanité, mais les compromis, les ententes, les coopérations. Ce choix fondamental du combat pour "*être le meilleur*" amène peu à peu à l'abandon de l'idéal démocratique et crée des fossés entre une masse de laissés-pour-compte et une aristocratie autoproclamée, celle de l'argent. La loterie et le sport, seuls rêves d'enrichissement autorisés aux plus démunis, n'offrent pas un idéal très motivant. D'autant plus que le sport, fabrique de **champions** (le mot, venu de "*champ de bataille*", souligne à sa manière que c'est l'idéal guerrier qui s'empare des valeurs!), ne peut plus éviter le dopage, seul moyen de battre des records qui auraient, dit-on, atteint les limites humainement possibles depuis une vingtaine d'années. Que reste-t-il pour améliorer la **compétitivité** dans l'industrie: le chômage, puisque les progrès techniques remettent rapidement au même niveau tous les concurrents.

Ce ne sont pas des accidents du progrès, mais l'oubli, jusque dans la science elle-même, où le travail en équipe est la meilleure garantie, que la **coopération** est beaucoup plus efficace et, de plus, utile à **tous**.



Une autre conception du progrès. Elle est indispensable, car un progrès qui ne se mesure que par l'argent qu'il permet à quelques-uns de gagner ne peut qu'alimenter les ivresses du pouvoir, dangereuses pour toute l'humanité. L'empire nazi représente l'une de ces visions du monde ne connaissant ni frein ni limite, s'étant affranchies des contraintes de la morale et des règles de la vie en société, nécessitant toujours un minimum de confiance. Un progrès simplement technique et matériel ne peut que se mettre en danger lui-même puisqu'il ignore les règles mêmes de la survie de l'humanité et confirme celle-ci dans son rêve d'être propriétaire de la planète alors que chaque humain ne l'est même pas de son propre corps! En quelques décennies, ce progrès a réussi à créer des déséquilibres que la nature elle-même, rompue pendant des millions d'années à maintenir quelques équilibres fondamentaux, n'arrive même plus à corriger tant ils s'ajoutent rapidement les uns aux autres.

Une autre conception du progrès est donc indispensable et urgente ne serait-ce que pour lui permettre de continuer en corrigeant ses inconvénients et ses abus. Cela suppose un changement complet de ce que l'on conçoit comme **rationalité**. Celle des laboratoires a créé un modèle qui assurait un raisonnement logique portant sur des expériences limitées faites sur des échantillons réduits exposés à un contexte précis et contrôlé. Il reste certes valable, mais la science elle-même a évolué, et, astreinte à transposer ces modèles dans la vie réelle, faite de contraintes multiples et de rétroactions imprévisibles, elle se hasarde maintenant, à travers statistiques et probabilités, dans des domaines où la part du doute est elle-même difficile à déterminer. En abordant le domaine du vivant puis celui des sciences humaines, les scientifiques ont réappris à douter, sous la forme du "*principe de précaution*". Mais les sociétés humaines sont maintenant habituées à recevoir les vérités incontestables non plus de la religion, mais de la science; ceux qui détiennent le pouvoir économique (plus même que les politiques, qui sont soumis au suffrage universel et à ses aléas) ont horreur du doute, qui est la porte ouverte à la réflexion, donc à la discussion. Ils préfèrent réduire la science au rôle qui leur convient: trouver de nouvelles techniques pour gagner plus d'argent. Le progrès des connaissances n'est ni leur but ni même leur préoccupation.

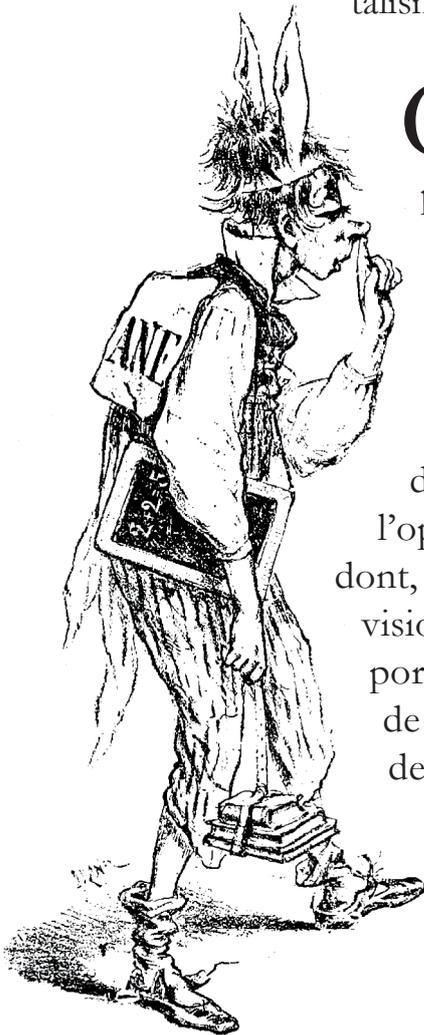
L'humanité a donc besoin d'une autre conception du **progrès**: celle-là même qui, aux débuts du modernisme, lui a permis d'exister. Ce sont les "*cabinets de curiosités*", ouverts à une vaste observation de la nature, qui ont permis aux connaissances scientifiques de faire leurs premiers pas, justement parce que leur but était l'accroissement des connaissances, et non pas l'acquisition de brevets industriels qui rapportent de l'argent. Avec la puissance qu'elle avait acquise la science a séduit les industriels puis les financiers, non pas pour prendre ses méthodes en exemple, mais pour la mettre au service des pouvoirs en place, et surtout des pouvoirs économiques, maîtres de la société de consommation et créateurs de richesses nouvelles pour ceux qui accédaient au capital.



La science actuelle se trouve ainsi partagée entre deux conceptions opposées du progrès: la création de nouvelles connaissances qui alimentent les réflexions, les raisonnements, bref, ce qui constitue le propre de l'humanité, et la création de richesses financières, celle-ci constituant le moteur de la société, y compris au détriment des richesses humaines: le **veau d'or** est installé sur son trône.

C'est donc bien à un changement de l'ordre des valeurs que nous convie le changement d'orientation du progrès. Les religions les plus humanistes ont rêvé, elles aussi, d'un homme nouveau, celui du "**Sermon sur la Montagne**", riche de sa simple humanité, dépourvu de toutes richesses et de tous pouvoirs, mais l'histoire les a ramenées à la recherche du pouvoir. La science a subi la même évolution, en cherchant à rendre l'homme maître de la nature. L'idéal démocratique, à son tour, risque de devenir une simple parenthèse de l'histoire, remplacé maintenant par la sacralisation de la **concurrence**. La science, dans quelques-uns de ses aspects, maintient encore certaines valeurs: la connaissance servant à développer les qualités proprement humaines et, lorsqu'elle s'allie à la technique, se mettant au service de la démocratie. Nous savons déjà, si l'économisme l'emporte, que ces valeurs sont condamnées: la compétitivité s'accommode facilement de la misère, du chômage, des suicides, de la drogue (alcool, comme au XIX^e siècle, puis toute la série produite par les molécules industrielles), revers de la médaille du développement du capitalisme.

Cette nouvelle conception du progrès représente pour la connaissance de vastes champs de recherches. Il s'agirait, en particulier, de retrouver le célèbre "*connais-toi toi-même*", c'est-à-dire d'étudier l'homme lui-même sous tous ses aspects, subjectifs et objectifs; l'**objectivité**, qui fut la valeur suprême des sciences dites exactes, suppose un observateur regardant le monde de l'extérieur et correspond à cet homme maître de la nature dont rêve le modernisme. Aussi tend-elle à laisser la place à la notion de **point de vue**. Celle-ci, plus près de la réalité, amène à réfléchir à l'opposition entre **objectivité** et **subjectivité**. Les sciences humaines dont, bien sûr, la psychologie et la médecine ouvrent ainsi la voie à une vision du monde bien plus complexe et à des connaissances qui comportent une part de doute, restant ainsi perpétuellement ouvertes vers de nouvelles recherches. La vaste étendue de nos ignorances permet de penser que celles-ci, de nouvel équilibre en nouvel équilibre, ne sont pas près de s'arrêter!



Au contraire, le progrès tel qu'on se l'imagine encore se ferme lui-même la porte des connaissances les plus indispensables. Il ramène tous les problèmes à des solutions techniques très inventives, mais vouées à l'échec, parce que complètement ignorantes des règles qui assurent le fonctionnement de la vie et celui de la nature elle-même. C'est comme si l'on proposait des *solutions sociales en ignorant le droit*. D'ailleurs c'est bien ce qui se passe lorsqu'on démantèle le droit *qui s'efforce d'établir un minimum d'équité* pour ouvrir le champ à la concurrence ou à la fabrication de produits nocifs pour l'utilisateur. À la place de la loi, on imagine au mieux des compromis entre le renard (celui qui détient le pouvoir économique) et la poule (le salarié): il est difficile d'imaginer que c'est la poule qui sera gagnante! L'homme n'est plus "*la mesure de toute chose*", comme l'ont proclamé pendant des siècles les humanistes: c'est l'«argent roi» qui le remplace, soutenu par les "*réformes structurelles*" jugées indispensables par les financiers, eux-mêmes soutenus par la plupart des hommes politiques. Là où la nature a mis en place préventivement des marges de manoeuvre et des mécanismes de substitution pour permettre l'évolution des équilibres, l'économie moderne a inventé les objets irréparables qui deviennent jetables dès le premier incident. Un "*progrès*" supplémentaire: grâce à l'informatique, l'utilisateur de l'objet lui-même ne se doute pas que son fabricant dispose grâce à lui d'une multitude d'informations gratuites; c'est le travail de la molécule-espion. À qui profite le progrès? Ce n'est qu'en prenant en compte des contextes de plus en plus larges que le progrès pourra apporter les connaissances nécessaires à l'humanité pour améliorer sa condition, et ,plus spécialement en se mesurant non plus en bénéfices réalisés par certains, comme le fait la concurrence, mais le prix de revient complet (c'est-à-dire toutes les conséquences, positives ou négatives, de sa fabrication, de son transport, de son utilisation et de sa transformation en déchet).

Ce n'est qu'ainsi que l'on pourra juger de son utilité sociale et, si possible, corriger les dégâts occasionnés (épuisement des ressources, changements climatiques, atteintes à la santé, etc.). Pour le moment on fait exactement le contraire, niant les problèmes humains posés ou les renvoyant à un avenir indéterminé, en disant que le progrès des connaissances rendra la solution facile. L'histoire est très loin de confirmer cet optimisme, mais on s'en moque: c'est le très court terme qui suffit "*grâce aux silences et aux mensonges*" à justifier des décisions très contestables. On fait une confiance aveugle, illimitée, déraisonnable au futur pour inventer des solutions à tous les problèmes qui nous dépassent: déchets ordinaires ou nucléaires, destructions d'espèces animales ou végétales, désorganisation des sociétés humaines rendues ingérables par l'accroissement considérable des inégalités de richesses et de pouvoirs, stérilisation de sols agricoles, disparition des ressources en eau pour des populations déshéritées.



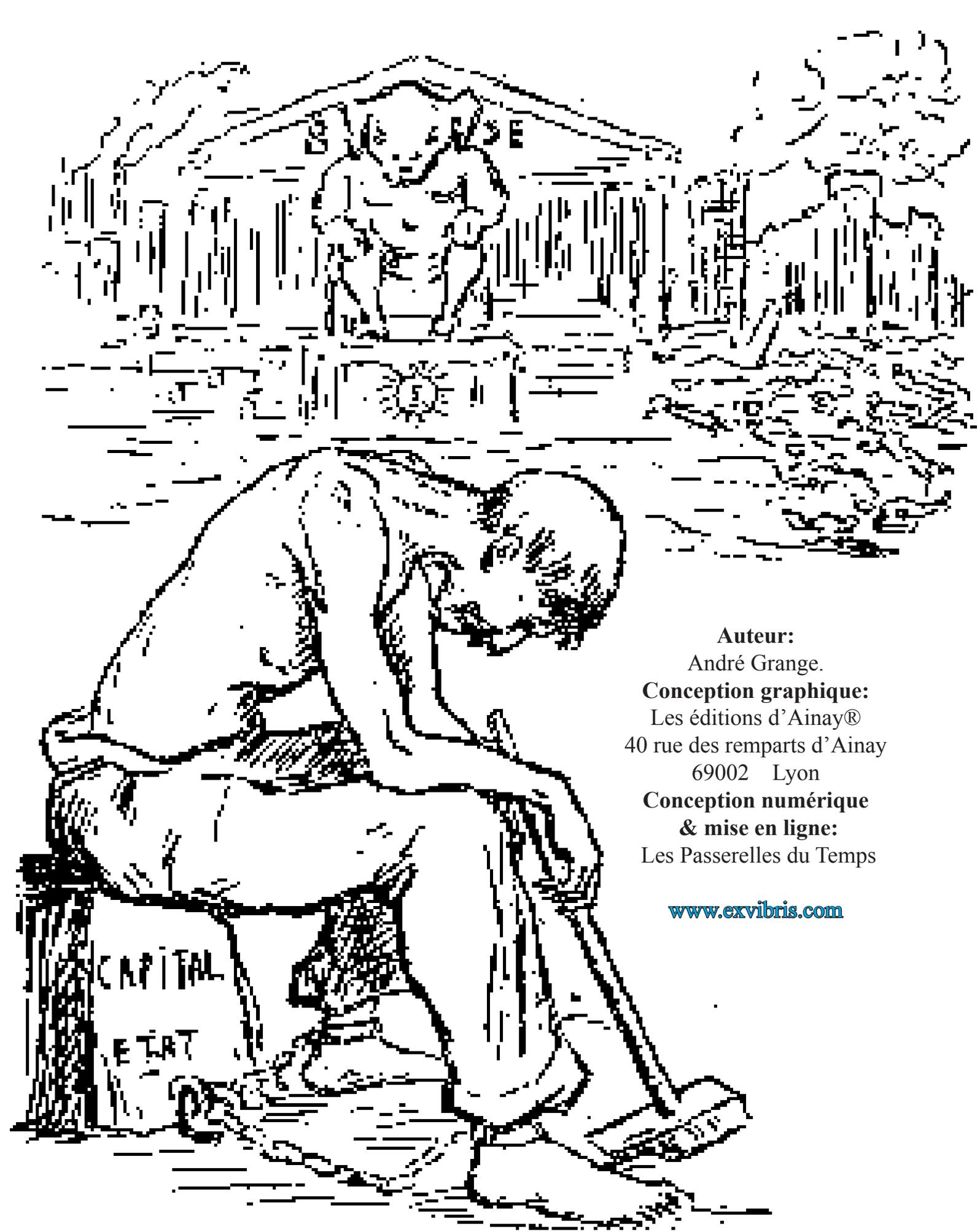
Cet optimisme injustifié, cette croyance obstinée que le progrès ne peut suivre qu'une bonne direction, devrait laisser la place à une conception plus raisonnée de celui-ci, un progrès qui apporterait à l'ensemble de l'humanité plus de bien-être plutôt que de nouveaux problèmes. Bref, un **progrès écologique**. Car seule l'écologie offre un modèle de raisonnement complexe, prenant en compte le maximum de facteurs, et non plus les quelques indices qui intéressent la Bourse, élargissant les raisonnements à tous les contextes **réels** qui entourent nos actions sur la planète. Un progrès qui libérerait l'humanité des équations obscures qui donnent à nos images du réel un faux habit où les mathématiques jouent le rôle que jouait le latin pour les médecins de Molière: éviter que les patients (ici les salariés, là-bas les malades) comprennent de quoi il s'agit. Car ces devins, comme les astrologues qui les ont précédés auprès des puissants, ne savent ni prévoir ni résoudre les crises. C'est bien là un vaste champ de connaissances qui s'ouvre à l'humanité... à condition, bien sûr, de se poser d'autres questions que celle qui dirige, à elle toute seule, les progrès actuels: "**Combien cela rapportera-t'il ?**".

C'est donc bien toute notre représentation de l'homme et de son environnement qui est à changer pour échapper tant au veau d'or qu'à l'empire nazi. Il y a bien du travail pour plusieurs générations pour accéder à ces connaissances qu'on n'aborde que depuis peu et bien petitement. Le paradis que l'humanité a cru construire à partir des seuls progrès techniques est encore loin de réaliser l'un de ses plus vieux rêves: une démocratie respectueuse de tout homme, et de son environnement.

Le progrès actuel a plutôt tendance à nous en éloigner. Le système démesuré que l'on prétend encore développer fait de quelques hommes des prédateurs puissants, inconscients. Il partage l'humanité en deux catégories: les gagnants, imposant leurs lois tout en se dispensant souvent eux-mêmes de les respecter lorsqu'elles les gênent, et les perdants, les plus nombreux dont une part hélas, ne rêve que d'accéder à la première quitte à en partager les défauts rédhibitoires. Les deux mythes que nous avons évoqués devraient nous servir de garde-fou contre les illusions d'une technique qu'on voudrait plus puissante que la nature, et qui n'a même pas permis aux sociétés humaines de se gérer "*humainement*".



Le marchand de balais. Mouilleron d'après poisson 1774.
Le magasin pittoresque 1869.



Auteur:

André Grange.

Conception graphique:

Les éditions d'Ainay®

40 rue des remparts d'Ainay

69002 Lyon

Conception numérique

& mise en ligne:

Les Passerelles du Temps

www.exvibris.com

